

LA SOBRIÉTÉ OU RIEN

Elle est présentée comme la nouvelle solution à la crise énergétique. Mais comment faire de la sobriété une ligne d'horizon désirable? Relire les philosophes antiques et les textes religieux peut nous y aider.

La parole du président de la République décrétant la fin de l'abondance aura suffi à mettre le mot sobriété au cœur du débat public depuis la rentrée. Selon le plan de sobriété énergétique présenté par le gouvernement le 6 octobre, les entreprises doivent bâtir un plan d'économie d'énergie, les administrations supprimer l'eau chaude dans leurs sanitaires tandis que les Français sont invités à baisser la température de leur radiateur à 19 °C en hiver. Mais cet appel à la sobriété dépasse les travaux pratiques. Le terme traverse la société de part en part. Les polémiques s'enchaînent à cette aune. Les trajets en jets privés, l'arrosage des terrains de golf ou le remplissage des piscines sont depuis l'été dans le collimateur. Des nouveaux papes en la matière, comme l'ingénieur Jean-Marc Jancovici, sont ultrasollicités. En septembre, les librairies ont vu arriver une avalanche de livres tournant autour de l'idée de modération.

En bref, on sent que la sobriété devient un mantra contemporain. L'assurance-vie face aux crises. La ligne d'horizon à tenir sur le plan individuel et

collectif, voire le nouvel impératif moral pour avoir une vie bonne. Pourtant, le terme a mauvaise presse. Modèle amish, retour à la lampe à huile, serrage de ceinture, perte de désir, cache-sexe de la décroissance, il traîne derrière lui bien des représentations négatives. Il bute contre notre modèle de croissance qui nous pousse à vouloir toujours plus. À notre désir d'excès et d'intensité, vécu comme une manifestation de notre puissance de vivre. Dans le même temps, la guerre en Ukraine et l'arrêt des livraisons de gaz russe conjugués à la lutte contre le réchauffement climatique nous placent au pied du mur. Réduire notre consommation d'énergie est nécessaire si l'on veut éviter les coupures brutales cet hiver et les hausses faramineuses des factures à la fin du mois. L'été incendiaire et caniculaire nous pousse résolument à être raisonnable dans nos modes de vie et à entrer dans une « logique de sobriété », pour paraphraser le président.

Reste à savoir comment faire de la sobriété un projet choisi et désirable. Et non subi. L'entreprise est difficile, car, en premier lieu, le mot est vague ; ses contours, mal définis. D'autres termes comme →

frugalité, autolimitation, tempérance, lui sont proches. « Il y a une sobriété des petits gestes et une plus systémique. La tentation est forte de confondre cette notion avec celle d'efficacité, et ainsi de croire encore au miracle des innovations technologiques pour sortir de la crise climatique », alerte Philippe Bihoux, promoteur des low-tech (des technologies utiles, durables et économiques) et coauteur de *La Ville stationnaire* (Actes Sud, 2022). Entre chasse antigaspi et art de consommer moins mais mieux, chacun y va ainsi de sa définition. « Le mot équivalent en anglais est sufficiency, mais il signifie "suffisance" », pointe l'essayiste Navi Radjou, coauteur avec Jaideep Prabhu du *Guide de l'innovation frugale* (Diateno, 2019). L'acception la plus proche serait l'interjection Sober up !, dont la traduction pourrait être "dégrise-toi, sors de l'ivresse et de l'étourdissement !" » État dans lequel nous ont mis assurément les énergies fossiles et notre modèle de consommation.

LA TEMPÉRANCE CONTRE LA DÉMESURE

Pour l'essayiste Patrick Viveret, « il s'agit d'un terme indicatif, qui donne une direction. On pourrait le résumer à aller vers moins de biens et plus de liens, dans le respect d'une justice sociale ». Le paysan philosophe Pierre Rabhi, mort en 2021, y voyait carrément le moteur d'une « politique de civilisation ». Dans son ouvrage *Vers la sobriété heureuse* (Actes Sud, 2010), il estime que la sobriété relève résolument « du domaine mystique et spirituel ». « Celui-ci, par le dépouillement intérieur qu'elle induit, devient un espace de liberté, affranchi des tourments dont nous accable la pesanteur de notre mode d'existence. » « Consommer moins libère de l'énergie vitale, appuie Navi Radjou. Et qu'en fait-on ? La pyramide [des besoins] de Maslow doit être inversée pour refléter notre besoin primordial en spiritualité. » Un propos qui fait écho aux analyses scientifiques du neurologue Sébastien Bohler sur le fonctionnement de notre cerveau (voir page 28).

Pour y voir plus clair, revenons aux origines de cette notion décidément polysémique. Le mot trouve ses racines dans l'Antiquité. *Sobrietas*, en latin, est une vertu essentielle de tempérance et de modération pour contrer la démesure. Elle concerne d'abord l'usage des boissons et de la nourriture. Elle résonne avec l'idée de maîtrise de soi et de souveraineté individuelle. En ce qu'elle convoque le corps et l'esprit, c'est une notion globalisante. Au II^e siècle av. J.-C., la frugalité est un devoir, qui sert d'abord les élites, explique l'historienne Juliette Gaillemain-Meeus (voir page 31). En interdisant le faste, Rome permet aux nobles de ne pas se ruiner dans une surenchère de prestige. Cela devient ensuite une morale vantée autant par les épicuriens que les stoïciens. Elle permet d'atteindre la sagesse et la tranquillité d'âme. La sobriété nourrit aussi abondamment les sagesse spirituelles et les religions. Et le christianisme au

premier chef. Dans l'encyclique *Laudato si'*, le pape le rappelle : « La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu. » Pour *La Vie*, le théologien et recteur de l'Université catholique de Lyon Olivier Artus montre comment l'idée de la modération traverse de nombreuses pages de la Bible (voir page 32).

L'ENNEMIE DU PRODUCTIVISME

Son cheminement dans l'histoire est, en revanche, plus tortueux. Jusqu'à l'époque moderne, les accommodements raisonnables constituent la valeur cardinale. « Au regard des 150 millénaires de la présence



MAXIME GRUSS / HANS LUCAS

UN PLAN DE SOBRIÉTÉ ÉNERGÉTIQUE a été présenté, le 6 octobre, à Paris, par la ministre de la Transition énergétique Agnès Pannier-Runacher (ci-dessus) et la Première ministre Élisabeth Borne (ci-contre). Concernant aussi bien l'État et les collectivités locales que les entreprises et les citoyens, il vise à réduire de 10 % la consommation d'énergie d'ici à 2014.



MAXIME GRUSS / HANS LUCAS

d'Homo sapiens sur la Terre, c'est la régulation des existences humaines par une sobriété organisée collectivement [...] qui prédomine massivement. La structuration consumériste contemporaine de nos existences fait figure de parenthèse », rappellent Christian Arnsperger et Dominique Bourg dans *Écologie intégrale* (PUF, 2017). Changement de regard à partir du XIX^e siècle et de la montée du productivisme : la sobriété est dépréciée. « Les promoteurs du charbon, du pétrole, du nucléaire ont été célébrés comme des héros apportant richesse et abondance alors que leurs opposants et tous ceux qui cherchaient d'autres chemins ont été oubliés et rejetés dans les poubelles du passé », souligne l'historien François Jarrige dans la revue en ligne AOC.

Il faut attendre les années 1970 et le premier choc pétrolier pour qu'une poignée de philosophes tels que Jean Baudrillard (*la Société de consommation*), André Gorz (*Éloge du suffisant*), Jacques Ellul (*Pour qui pour quoi travaillons-nous ?*) ou Ivan Illich fassent revenir la sobriété dans le débat comme une réponse à un système économique qu'ils jugent aliénant. À leur suite, en 2006, l'économiste et théoricien de la décroissance Serge Latouche (*le Pari de la décroissance*). Mais ces voix portent peu. À la faveur de la crise financière de 2008 et d'une plus grande visibilité de l'impact des gaz à effet de serre, la notion intéresse davantage. En 2010, Pierre Rabhi marque un coup avec *Vers la sobriété heureuse*. Un an plus tard, le collectif Pacte civique, mené par Jean-Baptiste de Foucauld, proche de Jacques Delors, bâtit un ensemble de propositions pour régénérer la société et les politiques publiques en diffusant à tous les étages les valeurs de créativité, de sobriété, de justice et de fraternité. « La sobriété ainsi conçue englobe une éthique personnelle, un souci social et une obligation écologique », note l'auteur de *l'Abondance frugale* (Odile Jacob, 2010). Est par exemple proposée dans le livre du Pacte civique, *le Choix des sobriétés* (éd. de l'Atelier, 2021), une carte carbone individuelle, attribuant à chacun un quota d'émissions, car « l'exhortation à la sobriété est trop vague, on a besoin d'être guidé », avance de Foucauld.

AU PROGRAMME DES POLITIQUES PUBLIQUES

Dans le milieu scientifique, on s'agit aussi. Depuis 2003, des ingénieurs regroupés dans l'association Négawatt échafaudent des scénarios précis de sortie du carbone pour 2050. « La sobriété se décline sous l'angle des usages, du choix du dimensionnement et d'un meilleur partage », constate l'un de ses porte-parole, Thierry Salomon. Leurs propositions commencent à se diffuser au-delà du cercle des avertis. Jean-Luc Mélenchon s'en est inspiré pour son dernier programme présidentiel.

Désormais, des institutions de premier plan s'emparent de la notion. En 2021, l'Agence de la transition écologique (Ademe) a présenté dans le rapport

À LIRE

ÉCONOMIE

Comment consommer avec sobriété, de Valérie Guillard, DeBœck, 2021.

Les Limites à la croissance (dans un monde fini), de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, Rue de l'échiquier, 2022.

Ralentir ou périr. L'économie de la décroissance, de Timothée Parrique, Seuil, 2022.

Tendre vers la sobriété numérique, de Frédéric Bordage, Actes Sud, 2021.

LES PISTES D'AVENIR

Penser la menace climatique. Le temps des solutions, de Jean-Michel Vincent, L'Aube, 2022.

L'Effondrement (et après) expliqué à nos enfants... et à nos parents, de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, Seuil, 2022.

Ethnographies des mondes à venir, de Philippe Descola et Alessandro Pignocchi, Seuil, 2022.

TÉMOIGNAGES PHILOSOPHIQUES ET SPIRITUELS

Au cœur de la nature blessée, d'Alexandre Lacroix, Allary, 2022.

Mal de terre, de Nikolaj Schultz, Payot, 2022.

Les Vies autonomes, une enquête poétique, de Clara Breteau, Actes Sud, 2022.

La Rivière et le Bulldozer, de Matthieu Duperrex, Premier Parallèle, 2022.

Heureux les sobres, de Loïc Lainé, Salvator, 2021.

« Transition(s) 2050 » quatre scénarios, dont celui de « Génération frugale » impliquant la réduction drastique des mobilités, de la construction de logements et de la consommation de viande pour atteindre la neutralité carbone. Le rapport d'avril 2022 du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du

climat (Giec) suit la même ligne en consacrant un chapitre entier à la sobriété, qu'il définit comme « un ensemble de mesures et de pratiques au quotidien qui évitent la demande en énergie, matériaux, terres, eau et autres ressources naturelles tout en offrant à tout un chacun un bien-être dans les limites planétaires ».

La définition, qui allie prise de conscience des limites et quête du bonheur, est cette fois plus claire et attrayante. Est-ce celle choisie par le gouvernement ? L'avenir nous le dira, mais l'urgence de la situation ne lui donne pas le choix de la controverse. ➔

PASCALE TOURNIER ➔

Après le choc pétrolier de 1973, la sobriété revient dans le débat comme une réponse à un système économique jugé aliénant.

LES ÉCONOMIES D'ÉNERGIE, NOUVEL HORIZON DU BTP

La construction de logements à basse consommation et la rénovation thermique constituent des fondamentaux contre le gaspillage. Mais il reste du chemin à faire.

Posés sur les hauteurs de Dieulefit, dans la Drôme, les trois bâtiments de l'habitat participatif d'Ecoravie ont à première vue tout des logements durables classiques. Il faut s'approcher de près pour mesurer le haut niveau de technicité de ces habitats comprenant de six à sept appartements. « Ils font partie du projet qui consiste à inventer un monde durable et désirable, tout en planifiant la descente énergétique et celle des émissions », explique Yoann Gruson-Daniel, jeune ingénieur

DANS LA DRÔME, l'habitat participatif et écologique Ecoravie regroupe 19 logements dans trois bâtiments. La production d'électricité y est excédentaire.

centralien impliqué dans le programme depuis 2020. Compressée dans une isolation en paille et en ouate de cellulose, la dernière construction de trois niveaux entièrement en bois est la plus performante. Orientée plein sud, dotée de grandes baies vitrées à triple vitrage, elle comporte des panneaux solaires photovoltaïques sur le toit et des panneaux solaires thermiques sur les balcons en bois qui servent à chauffer l'eau. « Nous produisons quatre fois plus d'électricité que nous en consommons », constate Yoann Gruson-Daniel. L'électricité excédentaire est revendue, injectée sur le réseau, et alimente notamment deux quadricycles récemment acquis et mutualisés. Placé à l'extérieur, un puits canadien fait circuler l'air tiède du sol dans les habitations. Au sous-sol, un système de ventilation à double flux utilise, si besoin est, l'air chaud qui sort pour réchauffer l'air froid qui entre.

Les habitants d'Ecoravie n'ont pas attendu les incitations d'Emmanuel Macron pour réaliser de substantielles économies d'énergie. L'habitat à énergie positive qu'ils ont eux-mêmes construit devrait même servir de modèle pour le secteur de la construction tant il est vertueux et efficace. On a tendance à l'oublier, mais le bâtiment représente 44 % de l'énergie consommée en France, bien avant le transport (31 %). Et les deux tiers de ces 44 % sont dévolus au chauffage. Chaque année, le secteur émet plus de 123 millions de tonnes de CO₂. Agir sur la construction, c'est donc activer un levier important dans la lutte contre le réchauffement climatique et la transition énergétique. Selon le dernier rapport du Giec, publié en avril, différer l'action n'est plus une option.



TITOUAN LUGRE

Les premières réglementations thermiques sont entrées en vigueur à la suite du premier choc pétrolier de 1973. Mais c'est vraiment depuis le Grenelle de l'environnement, en 2007, que l'État multiplie les incitations à tourner le dos aux énergies polluantes. Aux constructeurs, il impose des seuils pour la consommation d'énergie primaire et les émissions de CO₂ des bâtiments. Les radiateurs et planchers chauffants électriques sont par exemple fortement pénalisés par la réglementation, qui leur préfère des systèmes comme la pompe à chaleur, le solaire, le poêle à granulés ou à bois, couplés à des techniques d'isolation plus performantes. Depuis le 1^{er} janvier 2021, les pouvoirs publics ont donné un tour de vis supplémentaire. Désormais, les radiateurs au gaz sont interdits. La réglementation impose à tous les constructeurs de maison « des seuils environ 20 % plus exigeants », indique Sébastien Lefeuvre, responsable de l'Observatoire des bâtiments basse consommation (BBC).

TOURNER LE DOS AUX ÉNERGIES POLLUANTES

Pour atteindre ces objectifs, « chaque constructeur doit jouer sur différents blocs: le mode de chauffage, la qualité de l'isolation, les matériaux de construction, l'exposition de la maison, la domotique... », explique Géraldine Heurtin, agente immobilière indépendante. Habitant du village de Domagné, près de Rennes (Bretagne), Guillaume, 54 ans, est propriétaire d'une « maison basse consommation » de 115 m², construite en 2015. Pas de radiateur dans son logement. Seul un poêle à pellets (granulés de bois) trône au milieu du salon, et suffit à chauffer toute la maison entre 19 et 20 °C. Grâce à ce dispositif, Guillaume n'a jamais dépensé plus de 200 euros de chauffage par an. Bien loin de la facture moyenne des ménages français, qui se situe autour de 1600 euros par an.

Si le nouveau bâti participe à la sobriété énergétique, « la construction de maisons neuves ne représente qu'une infime partie du parc immobilier, tempère Sébastien Lefeuvre. Le véritable enjeu, c'est la rénovation du parc existant. Pour réduire ses émissions carbone d'ici à 2030, la France devrait chaque année rénover 500000 logements au niveau basse consommation. Or, seuls 300000 ont été rénovés en 12 ans. » Alors que le pays compte 4,8 millions de passoires énergétiques, et bien plus encore de logements énergétiquement peu efficaces, « il faut faire évoluer les dispositifs d'aide à la rénovation comme Ma Prime Rénov', lancée en 2020, pour qu'ils englobent tout le dispositif énergétique de la maison, de l'isolation au chauffage en passant par le vitrage. Aujourd'hui, on attribue les aides lot par lot et ça n'est pas assez efficace », constate Sébastien Lefeuvre.



YOANN GRUSON-DANIEL

DES RÉSIDENTS

d'Ecoravie transfèrent les pavés nécessaires à la construction de places de parking pour personnes à mobilité réduite.

Le bureau de Vincent Legrand est situé près de la gare TGV de Valence (Drôme). Cet ex-ingénieur dans le nucléaire travaille chez Dorémi, une entreprise de l'économie sociale et solidaire qui accompagne les particuliers dans leur projet de rénovation performante. La structure fait partie de l'écosystème Négawatt, une association d'ingénieurs qui, depuis les années 2000, échafaude des stratégies sans cesse réactualisées de sortie du carbone d'ici à 2050. « Négawatt souhaitait expérimenter sur le terrain ce qu'il préconise dans ses rapports. Montrer qu'on peut faire des économies tout en faisant monter la valeur de la maison et développer des emplois locaux », explique le quadragénaire. Sa cible : les maisons individuelles, qui représentent un quart du parc de logements. « Un tiers de la consommation énergétique en France est utilisé pour chauffer des bâtiments qui fuient. Pour l'heure, 4,5 milliards d'euros sont investis par les pouvoirs publics, mais cela reste du saupoudrage », déplore-t-il.

L'offre de services de Dorémi, déclinée autour de cinq agences réparties dans l'Hexagone, est simple : diagnostic, mise en relation avec les artisans formés, aide à la constitution des dossiers d'aide au financement. Ce travail s'effectue avec les collectivités territoriales. « Notre objectif est que les ménages qui rénovent de manière performante gagnent du pouvoir d'achat dès la première année », précise Vincent Legrand. Aidée de son fils Stéphane, Nicole, retraitée, s'est appuyée sur Dorémi pour faire rénover sa maison des années 1970, près de Valence. Elle a changé sa chaudière au gaz pour une pompe à chaleur, fait installer une VMC... « Les travaux ont eu lieu avant la guerre en Ukraine et la montée de l'inflation », souffle-t-elle. Sa facture doit passer de 140 euros à moins de 40 euros par mois. Nicole est la seule de son quartier à avoir entrepris un tel chantier. Ses voisins devraient suivre son exemple. Il y a urgence. ENOLA RICHER ET P.T. →

Le bâtiment représente 44 % de l'énergie consommée en France, bien avant le transport. Et les deux tiers de ces 44 % sont dévolus au chauffage.

À SAVOIR

En partenariat avec La Vie, l'abbaye Saint-Jacut-de-la-Mer vous invite au Festival de l'écologie pour réfléchir aux défis écologiques du XXI^e siècle dans l'esprit de *Laudato si'*, du 14 au 16 octobre. Au programme : tables rondes, ateliers, promenades naturalistes... Renseignements : abbaye-st-jacut.com



« NOS MODES DE VIE NE SONT PAS PENSÉS POUR LA SOBRIÉTÉ »

Des grèves chez TotalEnergies et Esso-ExxonMobil ont donné lieu à des pénuries de carburant dans 30 % des stations-service. Jérôme Vignon analyse notre hyperdépendance au pétrole et les moyens pour en sortir.

Plus de deux semaines après le début de la grève dans des raffineries de TotalEnergies et d'Esso-ExxonMobil, 30 % des stations-service françaises étaient en situation de pénurie le 11 octobre, provoquant de longues files d'attente à la pompe, notamment en Île-de-France et dans le Nord. L'amorce d'un dialogue entre syndicats et groupes pétroliers n'a pas suffi à convaincre la CGT et FO, qui ont reconduit le mouvement le même jour, en demandant des revalorisations salariales cohérentes avec les profits record engrangés par les deux géants pétroliers. Accentuant la pression, le ministre de l'Économie Bruno Le Maire a indiqué que le gouvernement pourrait « réquisitionner les moyens nécessaires pour libérer les dépôts et faire fonctionner les raffineries ». Dans l'attente, des stocks stratégiques ont été débloqués. Cette crise s'ajoute aux inquiétudes sur les ressources énergétiques disponibles cet hiver. Et met en lumière, encore une fois, notre hyperdépendance au pétrole. Quels en sont les ressorts et quels moyens pour desserrer un peu l'étau ? L'analyse de Jérôme Vignon, ancien président de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale.



JÉRÔME VIGNON est l'ancien président de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale.

LA VIE. De quelle manière cette pénurie met-elle en lumière notre dépendance aux carburants ?

JÉRÔME VIGNON. Cette pénurie a des conséquences très gênantes, sur le ramassage scolaire, sur des entreprises de bus... Mais elle a aussi la vertu de nous montrer concrètement notre dépendance à un bien que

DEUX SEMAINES DE CONFLIT dans des raffineries ont conduit à des pénuries de carburant, comme ici, à Roanne (Loire), le 10 octobre.

nous ne fabriquons pas. Nous parlions de rareté, de pénurie ; et aujourd'hui, nous évoquons aussi la notion de « dépendance », ce qui est nouveau. De fait, dans le budget des ménages, 8 % des dépenses de consommation courante sont dédiées au chauffage et 4 % aux transports. Si l'on peut diminuer les dépenses de chauffage en isolant davantage son logement, les dépenses de transport – pour se rendre au travail ou emmener ses enfants à l'école – sont en revanche peu compressibles.

Cette dépendance à la voiture est-elle une fatalité ?

J.V. À court terme, la dépendance est très difficile à surmonter. En effet, il est particulièrement compliqué de changer son mode de transport. J'étais ce matin (le 10 octobre, *ndlr*) devant une file immense de personnes attendant d'accéder à la pompe, tout simplement pour ne pas tomber en panne. Elles n'avaient pas d'autre moyen de se rendre au travail. Cette rigidité des comportements est le résultat du choix de nos infrastructures et du manque d'autres options.

Pourquoi sommes-nous si dépendants aux énergies fossiles ?

J.V. Nous dépendons très fortement de ces énergies car nous sommes dépendants au bien-être qu'elles procurent. Une partie des économies d'énergie réalisées en isolant mieux les logements a été annulée par le fait de se chauffer davantage. De plus, le prix relatif (le prix d'un bien comparé à celui d'un autre, *ndlr*) de

l'essence ou du gaz n'a pas augmenté en dix ans, alors même qu'on nous signale depuis un certain temps que l'énergie est un bien rare. Il n'y a pas eu d'incitation à changer de comportement.

Peut-on dire que notre société n'est pas organisée pour la sobriété ?

J.V. Nos modes de vie ne sont pas du tout pensés pour la sobriété. Premier exemple : en raison du coût élevé des logements en ville, nous avons consenti à un habitat de plus en plus dispersé, avec des distances domicile-travail de plus en plus importantes, en particulier pour les personnes à faibles revenus. Or cela crée une double peine, avec des dépenses de transport incompressibles et des dépenses de chauffage plus onéreuses dans une maison individuelle que dans un habitat collectif. Deuxième exemple : nous recourons toujours plus fréquemment à des outils numériques énergivores, comme les veilleuses ou le cloud (le stockage de données). L'acceptation un peu irréfléchie du progrès nous conduit à avoir de nouveaux postes de dépenses d'énergie. En bref, nous ne sommes pas dans une approche de la frugalité, mais plutôt dans la volonté d'accéder au progrès sans réfléchir aux conséquences d'un point de vue collectif.

Que faudrait-il faire pour... faire mieux ?

J.V. Il existe plusieurs pistes d'action. En premier lieu, les prix de l'énergie doivent augmenter plus vite que la hausse générale des prix, afin d'augmenter notre efficacité énergétique. Augmenter les prix de l'énergie va inciter à diminuer sa consommation, puis à réaliser des économies plus fondamentales, comme recourir davantage aux transports en commun ou entreprendre l'isolation thermique de son logement. Cependant, cela doit être fait de manière solidaire, afin que les sacrifices les plus importants soient réalisés par ceux qui en sont le plus capables, et non par les personnes qui n'ont pas de marge de manœuvre. La seconde piste est la planification énergétique : il faut non seulement se fixer des objectifs volontaristes, mais aussi des chemins pour les atteindre. Il est nécessaire de réfléchir à la faisabilité des transitions sur le long terme, afin de montrer quels sont les opportunités et les choix offerts à ceux qui vont devoir changer de métier, de mode de transport ou d'habitation. La troisième piste est l'aménagement du territoire. Ainsi, le développement des champs éoliens, sur mer ou sur terre, est bloqué par l'absence de concertation entre les collectivités locales et les gestionnaires des éoliennes. La plupart du temps, cela se règle devant les tribunaux, en créant de la défiance et de la colère. C'est le contraire d'un aménagement raisonnable du territoire. Il faudrait discuter à l'échelle des territoires et programmer la mise en place des énergies alternatives avec les grands producteurs de ces réseaux. ➔

INTERVIEW ARNAUD AUBRY, AVEC FÉLICITÉ DE MAUPEOU ➔

LEGS • DONATIONS • ASSURANCES-VIE

Un monde sans misère est possible TRANSMETTONS POUR PERMETTRE LES APPRENTISSAGES DE TOUS LES ENFANTS !



« La misère est l'œuvre des hommes, seuls les hommes peuvent la détruire. »

Joseph Wresinski

En France, 10 millions de personnes vivent sous le seuil de pauvreté. L'objectif d'ATD Quart Monde est de permettre à chacun de retrouver l'accès au logement, aux soins, au travail, à la culture, à la réussite scolaire de tous les enfants... En vivant dans les quartiers où se trouvent les plus exclus, les volontaires d'ATD Quart Monde agissent avec eux.

Le Mouvement œuvre aussi auprès des institutions pour faire évoluer les lois et les réglementations sociales. Il agit enfin auprès de l'opinion pour faire changer le regard porté sur les plus pauvres et bâtir un monde où chacun retrouve sa dignité. Créé en 1957 dans un camp de sans-logis, ATD Quart Monde est aujourd'hui présent dans plus de 30 pays.

Faites un legs à la Fondation ATD Quart Monde pour permettre au Mouvement de poursuivre dans la durée ses actions

Reconnue d'utilité publique, la Fondation ATD Quart Monde est habilitée à recevoir les legs, donations et assurances-vie en exonération des droits de mutation. Elle a pour unique objet de financer les actions du Mouvement.

Pour plus d'informations concernant les legs donations et assurances-vie, vous pouvez contacter la Fondation ATD Quart Monde :

par mail : fondation.tresorier@atd-quartmonde.org
par téléphone : 01 40 22 01 64
par courrier : Fondation ATD Quart Monde
63, rue Beaumarchais - 93100 MONTREUIL

**ATD
QUART MONDE**
www.atd-quartmonde.org



POURQUOI NOTRE CERVEAU NOUS REND INSATIABLE

Une région très archaïque de notre cerveau, le striatum, nous pousse à vouloir toujours plus. Comment se limiter ? Pour le neurologue Sébastien Bohler, il s'agit d'accueillir notre besoin de sens.

Polytechnicien, docteur en neurosciences, Sébastien Bohler conjugue ses compétences de scientifique et son talent de vulgarisateur pour alerter sur l'urgence écologique. Publié en 2017, *le Bug humain. Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher* (Robert Laffont) est devenu un phénomène éditorial. En 2019, l'émotion mondiale suscitée par l'incendie de Notre-Dame de Paris pousse le scientifique à s'interroger. Qu'est-ce qui a remué l'humanité sinon le besoin de sacré, logé dans une région du cerveau située entre les deux hémisphères ? Le cortex cingulaire antérieur – c'est son nom – pourrait permettre un sursaut pour limiter le désastre.



SÉBASTIEN BOHLER est docteur en neurologie moléculaire et auteur.

neurotransmetteur, c'est-à-dire comme messenger chimique. Quand on mesure la libération de dopamine par ces neurones, on constate qu'ils s'habituent aux doses de plaisir qu'ils reçoivent.

Mais comment maintenir la production de dopamine nécessaire à notre survie sans augmenter continuellement notre consommation ?

S.B. À stimulation égale, on peut passer à côté d'un plaisir ou au contraire le savourer pleinement. On peut engouffrer des cacahuètes à l'apéritif sans même en ressentir le goût. On peut, au contraire, prendre les cacahuètes l'une après l'autre en les savourant parce qu'on s'est rendu totalement disponible pour ce moment. C'est une capacité que l'on peut développer par la méditation de pleine conscience. Cela sonne comme quelque chose de philosophique, mais on comprend aujourd'hui que cela se manifeste par

« À stimulation égale, on peut passer à côté d'un plaisir ou au contraire le savourer pleinement. Cela se manifeste par une activité cérébrale particulière. »

une activité cérébrale particulière dans certaines zones du cortex lorsqu'il est entraîné à focaliser son attention de façon appropriée.

Vous avez consacré un livre, *Où est le sens ?* (Robert Laffont, 2020), au cortex cingulaire antérieur, qui pourrait dompter l'insatiable striatum...

S.B. Le cerveau est composé de deux hémisphères qui se rejoignent au milieu du crâne dans un sillon. Ce sillon comporte un repli nommé « cortex cingulaire antérieur ». Chez l'être humain, comme chez les singes, cette partie du cerveau passe son temps à faire des prédictions. On peut parfois observer son activité devant la machine à café. Votre collègue appuie sur le bouton du cappuccino. Si c'est bien un cappuccino qui lui est servi, il y a comme une confirmation du résultat. À ce moment-là, le cortex cingulaire antérieur s'apaise. En revanche, si par erreur le collègue se retrouve avec un expresso, le cortex →

LA VIE. Le cerveau humain ne serait pas configuré pour la sobriété. En cause, le striatum...

SÉBASTIEN BOHLER. Le striatum est une partie très ancienne du cerveau, sans doute apparue chez les vertébrés il y a plusieurs centaines de millions d'années. Pour nous inciter à reproduire des comportements essentiels à la survie, il peut libérer de la dopamine, une molécule du plaisir. C'est sans doute ce qu'il y a de plus puissant comme moteur de l'action des hommes et de tous les animaux qui ont réussi à traverser des dizaines de milliers de générations.

Pourquoi ce striatum nous pose-t-il un problème de survie ?

S.B. Il continue de fonctionner chez nous comme chez *Homo erectus*, il y a 2 millions d'années. Les changements dans nos modes d'organisation et de production sont beaucoup trop rapides pour permettre aux structures cérébrales archaïques d'évoluer. C'est cette diachronie que j'appelle « le bug humain ».

Pourquoi avons-nous besoin de toujours plus de dopamine ?

S.B. À cause d'un principe fondamental appelé « l'habitude hédonique ». Le striatum est constitué de neurones qui utilisent la dopamine comme

LUCIE PINSON, PIONNIÈRE DE LA LUTTE CONTRE LA FINANCE CLIMATICIDE

Depuis deux ans, la présidente de l'association Reclaim Finance pousse le secteur bancaire à cesser d'investir dans des projets à énergies fossiles.

Lucie Pinson, 36 ans, est un peu la Robin des bois des temps écolos. Avec son ONG Reclaim Finance, fondée en 2020, la jeune femme, originaire de la région nantaise, s'en prend aux banques et aux gros investisseurs pour les pousser à se désinvestir des projets carbonés. Ses interlocuteurs ? Les services Responsabilité sociétale des entreprises (RSE) de la Société générale, de BNP Paribas, d'Axa, du Crédit agricole, avec lesquels elle souffle le chaud et le froid. « *Nous leur ouvrons un chemin et leur apportons des arguments pour respecter les objectifs de l'accord de Paris ; nous les informons sur des projets trop risqués. Quand l'institution est notre adversaire, certains de nos interlocuteurs peuvent passer à celui d'alliés* », explique-t-elle en marge du festival Agir pour le vivant, organisé chaque année à Arles par Actes Sud. Pour maintenir la pression, la lauréate européenne du prix Goldman pour l'environnement 2020 n'oublie pas de construire un rapport de force pouvant mettre en danger la réputation de ces établissements. S'ils ne jouent pas le jeu, Lucie Pinson dénonce sur son site leurs pratiques, selon le principe en vogue du *name and shame* (« nommer et couvrir de honte »). Elle fait aussi remonter les informations aux organes de régulation tels que l'Autorité des marchés financiers afin qu'ils prennent le relais. « *Ils doivent jouer leur rôle de vigie de respect des engagements* », assène-t-elle.



Pour maintenir la pression sur certains établissements, elle n'hésite pas à dénoncer leurs pratiques sur le Net et auprès des organes de régulation.

Lucie Pinson poursuit le combat avec Reclaim Finance. Et développe ses armes. À l'aide de tableaux d'évaluation, de présentation de critères précis, elle pointe notamment les mauvais élèves, tels que Natixis Investment Managers et Agirc-Arrco.

La partie s'annonce plus difficile avec le gaz et le pétrole. « *Pas moins de 96 % des industries développent des projets incompatibles avec l'objectif de réduire de 50 % les émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2030. En France, cela implique de s'en prendre à Total. Or, ils sont nombreux à vouloir profiter le plus longtemps possible de l'intérêt à soutenir Total dans sa stratégie climaticide* », souligne-t-elle. Mais la

trentenaire ne baisse pas les bras. Là encore, elle essaie de convaincre les acteurs du secteur bancaire et les investisseurs d'être dans les clous. Puis, elle établit des bases de données dans lesquelles elle passe au crible la politique de sortie du pétrole des entreprises. Un travail fastidieux, mais payant : il est regardé à la loupe dans les milieux économiques.

Diplômée d'un double master en sciences politiques et en politique de développement à la Sorbonne, Lucie Pinson a appris le vocabulaire de la finance sur le tas. Passée par le Zimbabwe et l'Afrique du Sud, elle a aussi fait ses classes dans la défense des droits de l'homme : « *Corinne Morel Darleux évoque "la dignité du présent". Cela me parle. Je m'efforce de mener des combats les plus stratégiques possibles à travers une approche radicalo-pragmatique et avec des victoires à la clé. Pour autant, je ne résiste pas au doute et vois la possible vanité profonde de notre combat. Je ne sais pas si nous allons gagner, mais je sais que nous devons lutter.* » P.T.

cingulaire émet une décharge électrique puissante qui s'appelle un « signal d'erreur ». Le collègue est indigné. On observe aussi la libération de molécules d'hormones du stress comme le cortisol ou la noradrénaline, qui crée un état d'alerte s'il s'agit d'une situation de danger. Cette région du cerveau, en cas d'erreur de prédiction, pousse l'individu à émettre de nouvelles hypothèses. C'est probablement ce qui a permis à nos ancêtres de survivre malgré leurs très faibles capacités physiques. Avoir un temps d'avance mental sur la réalité, c'est l'invention géniale du cortex cingulaire.

Quelles sont les conséquences sur notre organisation sociale ?

S.B. On a constaté que le cortex cingulaire antérieur fait notamment des prédictions sur le comportement des autres membres du groupe et permet la coopération. Ainsi, on suppose qu'il y a 600 000 ans environ, des humains commencent à s'attaquer à des proies beaucoup plus grosses qu'eux grâce à cette capacité de synchronisation. Tout cela fonctionne très bien tant que l'humain vit dans des groupes de 50 à 150 individus. Tout change au néolithique, quand les communautés se composent de milliers d'individus. Impossible dès lors de prédire le comportement de ceux qu'on ne connaît pas.

C'est là qu'intervient l'importance des rituels...

S.B. Les rituels collectifs seraient justement apparus au néolithique : de nombreux individus qui ne se connaissent pas forcément effectuent ensemble les

LE CERVEAU PEUT LIBÉRER DE LA DOPAMINE, une molécule du plaisir, pour inciter les humains à reproduire des comportements essentiels à la survie.

mêmes mouvements codifiés. Les expériences réalisées en laboratoire montrent que, lorsque des individus ont des comportements synchrones et ritualisés, le cortex cingulaire retrouve cette capacité de prédiction du comportement des autres, même quand il ne les connaît pas. C'est rassurant et cela lui donne le sentiment de pouvoir se fier à eux.

En quoi les religions répondent-elles au besoin du cortex cingulaire antérieur ?

S.B. À partir du moment où il y a un corpus de règles morales gravé sur un support, un texte sacré par exemple, chacun peut s'y référer de façon certaine. Les rituels sont alors les moments où l'on proclame son adhésion à ces règles. L'autre est considéré comme prévisible car il a affirmé par le rituel qu'il respecterait ces règles qu'il considère comme sacrées.

Depuis 12 000 ans, le sacré a été mis à rude épreuve par les découvertes scientifiques. Pourquoi nous en sommes-nous accommodés ?

S.B. Après le néolithique, en effet, la deuxième révolution pour le cortex cingulaire antérieur, c'est la Renaissance et le rationalisme des Lumières : la remise en cause du géocentrisme et de la création de l'Homme par une divinité au profit d'un schéma évolutionniste et matérialiste. Ce nouveau cadre d'interprétation de la réalité, précis et prédictif, est un régal pour le cortex cingulaire.

Pourquoi cette foi dans la science est-elle devenue vacillante ?

S.B. Rapidement, la science s'est complexifiée. Elle n'est plus partagée par une majorité de citoyens et ne peut plus proposer une vision du monde. Parallèlement, l'immense majorité des Européens ont pris leur distance avec les systèmes religieux et idéologiques qui fournissaient du sens. C'est le paradoxe des sociétés occidentales matérialistes contemporaines : la technologie peut répondre à tous les besoins, mais le sentiment de ne rien maîtriser augmente.

Peut-on parler d'un « retour au néolithique » pour notre cortex cingulaire ?

S.B. Oui, si on se souvient qu'il y a 12 000 ans des humains se sont retrouvés face à d'autres humains auxquels ils ne savaient pas s'ils pouvaient se fier ou pas. Comment s'assurer que les Chinois ou les Russes vont effectivement se comporter de manière prédictible ? Qu'est-ce qui peut donner cette assurance, si ce n'est une vision du monde partagée, des textes dont on ne peut pas s'affranchir, qui remplissent la définition du sacré en anthropologie ? Nous avons besoin d'une vision du monde partagée, de cet aspect de la religion qui rend possible la synchronicité des actions et la confiance dans la fiabilité des autres. ♣

INTERVIEW DOMINIQUE FONLUPT →



ISTOCK



CINCINNATUS recevant les ambassadeurs chargés de lui porter les insignes de la dictature, d'Alexandre Cabanel, 1844.

héritage, ces « hommes nouveaux » insistent sur leur attachement à la *parsimonia* qui leur a permis d'accroître leur vertu plutôt que leur fortune. Se développe alors toute une mythologie de la frugalité : qu'on songe au général Cincinnatus quittant le pouvoir pour sa charrue, ou au consul Dentatus qui, devant son plat de navets, refuse l'or que lui offrent les Samnites.

MODÉRER SES PASSIONS

Le glissement de la notion de l'économie vers la morale finit de s'opérer au I^{er} siècle av. J.-C. sous l'influence de la philosophie grecque. Cicéron, lecteur d'Épicure et des Stoïciens, familiarise ses compatriotes avec le concept de tempérance, devenue chez lui *frugalitas*. Mener une vie simple ne relève plus seulement de considérations socio-économiques, mais aussi morales : on modère ses passions, en adoptant par exemple une alimentation peu transformée et en limitant son train domestique, tout en restant attentif aux exigences de son rang.

Le futur Auguste peut alors se servir de la sobriété dans un but politique en tenant un discours moralisateur et identitaire : dans la guerre civile qui l'oppose à Marc-Antoine et à Cléopâtre, il fait de la sobriété la marque de la romanité face aux richesses orientales. Prétendument hostile au luxe privé, il fait détruire de fastueuses demeures sur le Palatin, tout en magnifiant le patrimoine public et religieux de la ville. S'il ressuscite le mythe d'un âge d'or où les hommes vivaient de baies sauvages, il se vante en même temps d'avoir transformé « une Rome de briques en Rome de marbre ». La sobriété vaut surtout pour les autres, et la boucle est bouclée : devenu princeps, Auguste est le seul à pouvoir afficher légitimement sa richesse. Pas pour sa gloire personnelle, bien sûr, mais pour celle de Rome... Et les poètes du régime, à l'image d'Horace, de chanter qu'il est bon de « vivre de peu » (*uiuere paruo*) ! ♣

JULIETTE GAILLEMMAIN-MEEUS

LA FRUGALITÉ ROMAINE, OUTIL POLITIQUE ET VALEUR MORALE

À partir du II^e siècle av. J.-C., une mythologie de la parcimonie se développe. Une stratégie pour maintenir l'élite romaine au pouvoir.

On associe souvent les Romains à la vie frugale ; mais quel rapport à la sobriété entretenaient-ils vraiment ? Jusqu'au II^e siècle av. J.-C., c'est la richesse qui détermine la place des individus dans cette société aristocratique et censitaire. Il est déshonorant de vivre chichement : c'est le signe qu'on est mauvais gestionnaire ou avare. Avec les guerres puniques, pourtant, apparaissent des restrictions économiques. La situation des Romains pourrait nous surprendre en ces temps de pénurie : c'est parce que Rome s'enrichit avec ses conquêtes qu'elle décide d'établir des limites ! En 215, avec la loi Oppia, Caton le Censeur interdit par exemple aux femmes de porter des bijoux et des tissus précieux. Il ouvre la voie aux lois somptuaires qui limitent les frais de bouche et le nombre de convives. Pourquoi se priver alors que les ressources, contrairement aux nôtres, semblent inépuisables ? Il faut y voir en fait une stratégie de l'élite pour se maintenir : en interdisant

le faste, elle permet aux nobles de ne pas se ruiner dans une surenchère de prestige ; et en empêchant de nouveaux enrichis d'organiser des banquets pour attirer une clientèle, elle leur coupe l'accès à la classe dirigeante.

La sobriété des Romains de cette époque est donc d'abord un instrument politique au service de l'élite. Les plébéiens qui aspirent à intégrer la noblesse ne l'entendent pas de cette oreille : pour concurrencer les nobles, ils revendiquent à leur tour la sobriété comme une valeur garantissant leur intégrité. Contrairement aux aristocrates qui règnent grâce à leur



JULIETTE GAILLEMMAIN-MEEUS est agrégée de lettres classiques et doctorante à l'École normale supérieure de Lyon. Sa thèse porte sur la frugalité chez Horace.

COLL. PERSO.

COMMENT L'ÉCRITURE SAINTES INVITE-T-ELLE À LA TEMPÉRANCE ?

C'est par le biais d'une réflexion sur le sens de la propriété, sur la relation entre riches et pauvres ou encore sur la justice que la Bible aborde le sujet de la frugalité.

Comment les traditions bibliques, de multiples manières, invitent-elles leurs lecteurs à la sobriété dans leur rapport aux biens, même si le texte biblique n'utilise pas un vocabulaire spécifique ? C'est plutôt à partir de la réflexion sur la notion de propriété, sur la relation entre riches et pauvres ou encore sur le thème de la justice que la Bible dessine un chemin, une proposition de vie qui épouse les caractéristiques de la sobriété. Dès les récits des origines (Genèse 1-2), le texte met en garde contre le désir de possession totale des biens. Le récit de Genèse 2, 5-25 définit le monde et ce qu'il produit comme un don gratuit de Dieu, et invite à entrer dans une logique du don en évitant toute tentation de s'approprier les biens sans limites. La loi de Genèse 2, 16-17 donne les règles d'usage du don divin : « *Yhwh dieu prescrivit à l'homme : "De tout arbre du jardin, tu pourras manger, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, de lui tu ne mangeras pas. Car, au jour où tu en mangeras, sûrement tu mourras."* »

MISES EN GARDE CONTRE L'ACCUMULATION

Cette loi pourrait sembler, en première analyse, arbitraire, mais elle a un objectif précis : en interdisant la libre consommation des fruits d'un arbre particulier, elle pose une limite au désir d'appropriation des humains, et elle affirme qu'ils ne sont pas propriétaires du monde dans lequel ils habitent. Le rapport au monde établi par la prescription de Genèse 2, 16-17 est un rapport d'usage responsable, qui fixe des limites claires au désir de possession, et qui détermine un cadre pour la notion de propriété.

Parmi bien d'autres exemples possibles, deux textes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, viennent illustrer cette mise en garde contre l'accumulation : dans le récit du don de la manne, le peuple d'Israël est explicitement invité à ne pas « *thésauriser* » cette



OLIVIER ARTUS est neurologue, docteur en théologie, prêtre et recteur de l'Université catholique de Lyon depuis 2019. *Le Livre des Nombres* (Cerf, 2021) est sa dernière publication en date.

nourriture (Exode 16, 19 : « *ne pas la garder jusqu'au lendemain matin* »). Chaque jour, Dieu fournit à chaque membre de son peuple ce qui est nécessaire pour sa survie. Le surplus que certains conservent en cachette « *pourrit* » littéralement et dégage une puanteur (Exode 16, 20). Dans le Nouveau Testament, l'Évangile de Luc alerte sur la tentation d'amonceler les biens. Selon la parabole de Luc 12, 16-21, le propriétaire qui vit dans l'opulence et qui veut construire des greniers pour stocker ses surplus et vivre ainsi en sécurité se fait rappeler à la réalité : croire que les richesses constituent une protection est une illusion, car rien n'appartient en propre aux humains, pas même leur vie, qui leur est donnée, comme les biens. Ces différentes traditions bibliques invitent donc à une juste distance : tout bien est reçu de Dieu, et la propriété ne constitue pas un absolu.

UNE JUSTE RÉPARTITION DES BIENS

La concentration de biens et de richesses entre les mains des plus riches a pour corollaire l'enfermement du plus grand nombre dans la pauvreté. Les traditions de la bible hébraïque sont très attentives à cette réalité sociale et, d'époque en époque, les textes législatifs proposent des dispositions qui permettent de rétablir les équilibres économiques et sociaux. En Judée, la majorité de la population vit de l'agriculture et, dès lors, la survie des familles et des communautés dépend de la récolte. Si celle-ci est mauvaise, les dettes s'accroissent, et il n'existe bientôt aucune autre solution que de vendre sa terre aux plus aisés, voire de se vendre soi-même en esclavage. Les lois concernant la remise périodique et obligatoire de la dette viennent briser ce mécanisme, qui conduit les uns à s'enrichir tandis que les autres s'enfoncent dans la misère : les lois du Deutéronome 15, 1-18, rédigées à la fin du VII^e siècle avant notre ère, définissent les règles qui permettent la libération des esclaves pour dettes, la septième année de leur captivité, et la remise de toute dette tous les sept ans. En Lévitique 25, la loi du jubilé prescrit l'annulation des dettes et la restitution de la terre à son propriétaire, tous les 50 ans.

« **L'Évangile de Luc rappelle que rien n'appartient en propre aux humains, pas même leur vie, qui leur est donnée, comme les biens.** »



BRIDGEMAN IMAGES

La littérature prophétique, quant à elle, dénonce l'ensemble des dysfonctionnements économiques et sociaux qui entraînent des clivages entre riches et pauvres dans la société d'Israël et de Juda. L'enrichissement sans limites et sans scrupule des dirigeants est sévèrement dénoncé, ainsi, en Jérémie 22, 13-19, le roi Yoyaqim, qui règne autour de l'an 600 avant notre ère, est critiqué pour le luxe arrogant de son palais, et pour son oubli du droit et de la justice au profit des plus pauvres. La critique sociale de l'Ancien Testament a pour objectif la construction d'une société de « frères », ce qui suppose que les divisions sociales entre richesse excessive et misère absolue soient surmontées.

JÉSUS DE NAZARETH : LA SOBRIÉTÉ COMME STYLE

Les récits évangéliques attestent de l'attention de Jésus pour les pauvres. Jésus reprend à son compte la prédication des prophètes de l'Ancien Testament et, par son action, remet au centre ceux que la société avait rejetés à sa périphérie : aveugles, lépreux, handicapés, étrangers, nécessiteux. Mais, au-delà de cette attention aux plus pauvres et de cette volonté de les réintégrer dans le tissu social, Jésus propose à ses disciples un style de vie nouveau qui est de l'ordre de la sobriété. Deux épisodes en fournissent une belle illustration. La multiplication des pains, dans les quatre Évangiles (Matthieu 14, 13-21 ; Marc 6, 30-44 ; Luc 9, 10-17 ; Jean 6, 1-15). Il ne s'agit pas d'un banquet. La foule reçoit le nécessaire (le pain et les

LA MULTIPLICATION DES PAINS, attribué à Ambrosius Francken (1544-1618).

poissons) pour vivre dignement. Le repas met tous les convives à égalité, et évoque, bien sûr, le repas eucharistique. La rencontre du Ressuscité par les disciples, sur la rive du lac, s'effectue, dans l'Évangile de Jean, autour d'un repas. Ici non plus, point de banquet : du pain et des poissons sur un feu de braise (Jean 21, 9) – ce qui est nécessaire pour le partage et pour la nourriture. Cette sobriété n'est pas contradictoire avec la participation à une vie sociale ouverte ; Jésus répond à des invitations, participe à des repas (Matthieu le publicain en Matthieu 9, 10 ; Zachée en Luc 19, 5). Mais, avant tout, par son style de vie, Jésus récapitule et accomplit les attentes de l'Ancien Testament : il réintègre les plus pauvres et les exclus dans la communauté qu'il constitue. Il adopte, vis-à-vis des biens, un rapport libre et simple : procurer à chacun ce qui lui est nécessaire, sans plus.

Ainsi, l'Écriture sainte est traversée par plusieurs axes qui dessinent un programme de vie caractérisée par la sobriété, sans pour autant que celle-ci soit synonyme d'austérité : il s'agit tout d'abord d'adopter une juste distance avec les biens, avec la propriété, qui ne doit jamais être considérée comme un absolu. Il s'agit ensuite de mettre en œuvre des principes et des lois assurant une juste répartition des biens entre tous. Il s'agit enfin de contempler la figure de Jésus de Nazareth, qui, par son style, incarne une juste relation aux biens de ce monde. **OLIVIER ARTUS**